

INTRODUCTION

Emmanuelle Charpentier et Didier Lett

En 1772, le sieur Arnaud Marin, chargé de rédiger le cadastre de Sadournin, une paroisse rurale des Pyrénées, au nord-est de Tarbes, agrémenté son travail de plusieurs dessins en couleur qui, pour la plupart, représentent des scènes de la vie rurale. L'une d'elles ouvre le chapitre consacré aux nombreuses possessions de Jean Duran Gezoüat. Elle met en scène un paysan qui laboure son champ à l'aide d'un araire, précédé de sa femme arborant une quenouille et un fuseau. Le mari semble diriger sa femme comme il mène ses bœufs à la bague¹. Cette figuration très classique exprime la domination masculine et souligne que, dans les campagnes médiévales et modernes, hommes et femmes se voient attribuer des tâches bien spécifiques et possèdent des attributs propres à leur sexe. Mais quelle information précise nous livre-t-elle sur la quantité, la pénibilité et la lourdeur des occupations des uns et des autres ? La paysanne fait-elle toujours les travaux les moins harassants ? Est-elle vraiment la moins occupée ? Le débat houleux qui éclate entre un couple de paysans mis en scène dans une ballade anglaise de la fin du XV^e siècle permet d'en douter. Rentré plus tôt de son labeur, le mari réprimande

Emmanuelle Charpentier est maîtresse de conférences en histoire moderne à l'université Toulouse – Jean Jaurès et membre du laboratoire Framespa (UMR 5136). Didier Lett est professeur émérite d'histoire médiévale à l'université Paris Cité et membre du laboratoire ICT (EA 337).

1. Voir cette image en couverture du volume. Archives départementales des Hautes-Pyrénées, 383E dépôt 3, 1772.

durement son épouse, car elle n'a pas encore pris le temps de préparer le dîner. Elle lui répond qu'elle ne peut pas en faire plus. Il s'irrite et l'invite à l'accompagner une journée entière aux champs pour mesurer la lourdeur de sa tâche quand il laboure la terre : « Alors, vous sauriez, conclut-il, ce que c'est que d'être un laboureur. » L'épouse lui rétorque : « J'ai bien plus à faire que je ne peux. Si vous me suiviez toute une journée, vous seriez épuisé. » Le mari s'emporte et lui réplique : « Qu'est-ce que vous avez à faire sinon vous reposer chez nous ? Vous allez dans les maisons voisines, l'une après l'autre, et vous vous asseyez en papotant avec Jacques ou avec Jeanne. » Exaspérée par ces reproches qu'elle considère comme infondés, la paysanne dresse alors une très longue liste de ses activités quotidiennes : elle se réveille souvent dans la nuit pour s'occuper des enfants, se lève très tôt le matin, range la maison, traite les vaches et les ramène aux champs tandis que son époux dort encore profondément. Puis, elle confectionne du beurre et du fromage, court s'occuper des enfants qui commencent à pleurer, nourrit poulets, poules, chapons et canards pour qu'ils soient bien gras, cuit le pain, brasse la bière, travaille le lin, tisse la laine, répare les vêtements, s'occupe encore des enfants et nettoie la maison pour enfin préparer le dîner avant que son mari ne rentre².

Dans la réalité ou dans les assignations émises par notre documentation, l'homme réalise des travaux bien visibles en laissant des traces profondes dans le sol de l'histoire. Il est plus souvent présent dans les sources, au centre des images ou des textes, fait le travail productif, gratifiant et rémunéré. La femme, quant à elle, multiplie de très nombreuses activités qui n'en sont pas moins lourdes, mais qui sont plus discrètes. Cette « complémentarité asymétrique des sexes³ » reflète, crée et conforte une hiérarchie des rôles dans le village médiéval et moderne.

Ce sont précisément ces assignations sociales imposées tant aux femmes qu'aux hommes et ce qu'elles sous-tendent, dans le monde rural du haut Moyen Âge au début du XIX^e siècle, que le 41^e colloque des Journées internationales d'histoire de Flaran cherche à interroger. Nous avons voulu mettre « le village à l'épreuve du genre », étudier l'identité, la place et le rôle respectif des hommes et des femmes au village tant au travail que dans la vie familiale et quotidienne ou au niveau juridique et politique, en tentant certes d'appréhender une réalité de la répartition sexuée, mais aussi de décrypter les fortes assignations et le poids des normes sociales ainsi que les ambiguïtés et les possibles remises en cause de cette distribution des rôles. Ainsi, dans la ballade anglaise précitée, c'est

2. *Ballad of a tyrannical Husband*, T. Wright et J. O. Halliwell (éd.), *Reliquae Antiquae*, Londres, 1841, édité et traduit en anglais moderne par J. Goldberg, *Women in England, c. 1275-1525. Documentary sources*, Manchester University Press, 1996, p. 169-170.

3. Downs et Lefebvre, 1999.

la paysanne qui se montre la plus loquace et qui semble avoir le dernier mot; dans l'image du XVIII^e siècle, même armée d'une simple quenouille, la femme pourrait bien aussi être vue comme menant son ménage. Même si c'est une activité reconnue comme masculine, des femmes, privées d'hommes pour diverses raisons, ont pu également labourer la terre. Odon de Cluny rapporte par exemple que, vers 900, Géraud d'Aurillac aurait rencontré une femme de la campagne conduisant un araire. Le futur saint s'offusque de cette situation et demande à la villageoise comment elle ose se livrer à cet *opus viril*. La femme lui répond que son mari est malade et, comme la saison des semailles approche et que personne ne peut l'aider, elle a décidé de labourer elle-même. Alors Géraud, calculant la superficie qui lui reste à retourner, lui donne de l'argent pour qu'elle puisse embaucher des ouvriers agricoles et cesser ce travail d'homme⁴.

L'histoire du genre se distingue de l'histoire des femmes en ce qu'elle traite de la création, de la diffusion et de la transformation des systèmes symboliques fondés sur les distinctions hommes-femmes. Le genre exprime le « sexe social » ou la « construction culturelle des sexes »⁵. Soumettre le village à l'épreuve du genre n'est donc pas seulement énumérer, faire l'inventaire des femmes, pour beaucoup des paysannes, en montrant leurs différents rôles, mais bien, de manière plus ambitieuse, incorporer leur histoire à l'ensemble de l'histoire rurale, à une histoire totale visant à prendre en compte tous les acteurs des campagnes, leurs relations, leurs comportements spécifiques ou communs.

En dépit du caractère fortement patriarcal des sociétés de l'époque médiévale et moderne, il faut être prudent et ne pas lire les rapports entre les sexes au sein du village uniquement en termes de domination. Dans les années 1970-1980, l'histoire des femmes a d'abord mis l'accent sur la domination masculine, l'oppression de la femme, éternelle victime, et la misogynie « atemporelle » des hommes. Dans cette optique, certains travaux ont eu tendance à simplifier les rapports hommes-femmes, négligeant les phénomènes de consentement, d'acceptation, de séduction ou de désir, oubliant que la domination, et donc la hiérarchie, se situe aussi à l'intérieur même du groupe des femmes ou du groupe des hommes (hiérarchies sociales, ethniques, orientations sexuelles, etc.). Au sein de la population rurale, s'établissent de bien plus complexes hiérarchies qui vont du seigneur et de la seigneuresse aux mendiants et aux mendiante, en passant par les vagabonds et les vagabondes, les manouvriers et les manouvrières, les salariés et salariées, les petits et petites propriétaires et les coqs (et les poules ?) de village. À partir des années 1990-2000, l'histoire

4. Cité par Devroey, 1999.

5. Pour quelques réflexions théoriques sur l'histoire des femmes et du genre en France, voir Zancarini-Fournel, 2010; Thébaud, 1998, rééd. 2007, et Lett, 2012.

des femmes s'est orientée davantage vers l'étude des lieux de rencontre entre hommes et femmes, la répartition, la hiérarchie et la complémentarité des rôles féminins et masculins, s'appuyant en particulier sur la théorie des deux sphères, très prégnante dans les premiers travaux sur les femmes au village en Angleterre à la fin du Moyen Âge (les hommes au champ et les femmes à la maison)⁶. Cette division des activités correspond à la «sexuation», terme employé par Heide Wunder pour désigner «l'assignation de telle tâche à tel sexe en telles circonstances», en fonction des «buts poursuivis ainsi que de modèles culturels variables d'interprétation du masculin et du féminin⁷».

Lorsqu'on étudie les périodes médiévale et moderne, un autre enjeu de la recherche est de tenter de montrer des spécificités de genre antérieures au XIX^e siècle. Le poids très fort des travaux des sociologues et de l'histoire contemporaine doit toujours nous inciter à la prudence afin de ne pas transposer des questions biaisées aux périodes anciennes en plaquant des catégories contemporaines non pertinentes sur des réalités passées bien différentes : privé/public ; égalité/parité ; homosexualité/hétérosexualité, etc. Or, avant le XVIII^e siècle, l'opposition entre deux sexes pensés comme complémentaires au sein d'une polarité bien identifiée, qui serait structurante à la fois pour la société entière et pour chacun des individus dans leur totalité somatique et psychique, ne constitue que rarement la grille d'analyse la plus pertinente. Dans les sociétés occidentales médiévales et modernes, l'opposition des sexes n'est souvent qu'une manière, souvent minoritaire, de classer les personnes. Dans cette évolution générale vers une biologisation, une essentialisation des rapports de sexe, une opposition binaire de plus en plus forte (très caractéristique d'un XIX^e siècle technologique, médical puis psychiatrique), le monde des campagnes se différencie-t-il du monde urbain ? Dit autrement, le «régime de genre», défini comme «un agencement particulier et unique des rapports de sexe dans un contexte historique, documentaire et relationnel spécifique⁸», au village, présente-t-il des spécificités par rapport à celui que l'on observe en ville ? Y observe-t-on une plus grande mixité ? La distinction ville-village aurait-elle un impact sur les rapports de domination sexués ? Découle de cette interrogation générale toute une série de questionnements essentiels qui ont guidé les réflexions des 14 contributions présentes dans ce volume. En milieu rural, existe-t-il des spécificités dans le fait d'être un homme ou une femme et dans les diverses formes de masculinités et de féminités ? Être fille ou garçon, homme ou femme, est-il un critère de distinction prédominant, plus important ou moins déterminant que

6. Voir Bereni et Revillard, 2008.

7. Wunder, 2004.

8. Lett, 2012, p. 565-566.

l'appartenance à un groupe d'âge, à une communauté villageoise, à un groupe social ou à un groupe de parenté? Quelle place les rapports entre les sexes occupent-ils dans l'ensemble des rapports sociaux? Comment se comportent hommes et femmes dans leur labeur quotidien, mais aussi dans le « travail à-côté⁹ », dans les nombreux lieux de sociabilité villageois (masculins, féminins ou mixtes)? Existe-t-il des normes sociales que les « gens des campagnes » doivent intérioriser en tant qu'hommes et en tant que femmes, et comment, en retour, s'approprient-ils/elles (ou pas) les valeurs du féminin et du masculin pour affirmer leur identité, leurs statuts et leurs rôles? Comment les unes et les autres font-ils/elles valoir leur *agency* au sein des normes sociales qui leur sont imposées? Enfin, comment évolue la distinction de sexe dans les campagnes occidentales entre le V^e siècle et le début du XIX^e siècle? Car, à travers la longue chronologie retenue pour ce colloque, il n'est pas inutile non plus de prendre en compte ce qui est vraiment mis à l'épreuve: le protovillage, le village médiéval puis le village moderne? Si la différence entre un simple habitat (regroupement de maisons) et un village est le « sentiment d'appartenir » alors il faut aussi chercher ces sentiments au féminin et au masculin. Appartient-on à un village de la même manière en tant qu'homme et en tant que femme? La question des spécificités géographiques se pose également, d'où le choix fait ici d'un vaste cadre spatial, l'Europe occidentale, élargie à la Nouvelle-France.

Avant d'évoquer les trois grandes thématiques desquelles nous sommes partis pour orienter ce colloque, il n'est pas inutile de faire un détour historiographique pour mesurer le retard et la faiblesse des travaux des ruralistes sur l'histoire des femmes et du genre, puis pour évoquer, sans souci d'exhaustivité, les quelques études réalisées en ce domaine.

DES HISTORIENS RURALISTES PEU SENSIBLES À L'HISTOIRE DES FEMMES ET DU GENRE

Un premier constat s'impose: parmi les chercheurs en sciences sociales spécialistes du monde rural, les historiens ont tardé à s'emparer de ce nouvel outil heuristique, au contraire des anthropologues ou des ethnologues, qui ont su s'en saisir dès les années 1970-1980, notamment Martine Segalen. Cette spécialiste de la parenté et de la famille invitait à se méfier des stéréotypes véhiculés par les folkloristes du XIX^e siècle

9. Weber, 1989.

dévalorisant le rôle des femmes dans le monde rural préindustriel¹⁰. Ses interrogations envisageaient déjà le village dans une dimension genrée, en abordant «le contenu de la vie matrimoniale, les relations de travail et d'autorité, les rapports qui existent au sein du couple et entre le couple et la communauté villageoise», car «avant d'être un couple, les époux font partie des groupes masculin et féminin qui constituent le cadre humain fondamental des relations¹¹». Elle soulignait également la complémentarité du travail assigné aux hommes et aux femmes en affirmant que ces dernières n'étaient pas confinées à l'intérieur du foyer. Autant de questionnements qui, 40 ans plus tard, frappent par leur modernité; ils sont d'ailleurs repris dans ce colloque, mais affinés et complétés grâce aux apports plus récents de l'histoire du genre. À la même période, étaient publiés deux ouvrages issus de la grande enquête menée entre 1967 et 1975 dans le village bourguignon de Minot. L'un, écrit par Françoise Zonabend, soulignait l'écart entre les normes imposées – les deux sphères – et les compromis réalisés au sein de l'exploitation agricole: «Quand le travail l'exige, la femme va aux champs avec son mari et il arrive [...] que ce dernier l'aide à la maison¹².» L'autre, rédigé par Yvonne Verdier, s'attachait à décrire les rôles féminins – la laveuse, la couturière, la cuisinière – et attirait l'attention sur leur articulation avec le cycle de vie: à chaque groupe d'âge, des activités spécifiques¹³. Quelques années plus tard, c'est la figure de l'agricultrice et la difficile reconnaissance de ce statut que mettait en avant la sociologue Marie-Rose Lagrave¹⁴.

En dépit de ces travaux pourtant stimulants et malgré les liens étroits qu'entretenaient dans les années 1980 anthropologues et historiens, ces derniers, même parmi celles et ceux qui manifestaient un début d'intérêt pour l'histoire des femmes, ont tardé à s'intéresser aux campagnardes et encore plus aux paysannes¹⁵. En 1996, ces «inconnues des inconnues» se situaient «encore dans l'angle mort de l'histoire et de l'histoire des femmes», pour reprendre les termes d'Éliane Gubin, qui remarquait alors que «la paysanne est doublement ignorée, parce que rurale et parce que femme¹⁶». Cette double invisibilisation, relevée également par Christine

10. Ainsi, on peut lire sous la plume d'Abel Hugo dans *La France pittoresque*, en 1835: «Si le cheval et la femme tombent malades en même temps, le Bas-Breton s'empresse de recourir au maréchal pour soigner l'animal, et laisse à la nature le soin de guérir sa femme»; cité par Segalen, 1980, p. 11.

11. Segalen, 1980, p. 16.

12. Zonabend, 1980, p. 194.

13. Verdier, 1979.

14. Lagrave (dir.), 1987.

15. En 1986, la remise en cause de ces travaux et de la méthodologie utilisée, notamment leur caractère atemporel, par plusieurs historiennes des femmes, a sans doute joué un rôle dans ce désintérêt. Voir Perrot et al., 1986; Fine, 2002 et Cocaud, 2004.

16. Gubin, 1996.

Bard et Françoise Thébaud¹⁷, apparaît pour le moins paradoxale alors que les paysannes figurent sur de nombreuses photographies réalisées dès la fin du XIX^e siècle ; en témoigne la compilation de Jean-Luc Mayaud consacrée aux « Gens de la terre »¹⁸. En 2005, pour l'époque moderne, Scarlett Beauvalet-Boutouyrie déplorait, elle aussi, le faible nombre d'études consacrées aux femmes dans le milieu rural – remarque encore valable aujourd'hui – dans un article appelant justement à écrire leur histoire¹⁹. En effet, l'histoire rurale, pour la période moderne, s'est longtemps conjugulée au masculin, en englobant les femmes dans des masses indistinctes – « l'universel masculin » – ou en les oubliant derrière des vocables trop génériques tel le terme « paysan ». Cette occultation a contribué à sous-évaluer leur place dans les campagnes et les a souvent cantonnées aux stéréotypes de genre : les grandes monographies régionales écrites durant les « Trente Glorieuses » de l'histoire rurale, entre 1945 et 1975, relèvent au mieux leur rôle au sein de la famille paysanne²⁰. Même les provinces frappées par de fortes migrations saisonnières ont suscité peu de commentaires relatifs à celles qui restent au pays, assurant la pérennité des exploitations agricoles²¹, et encore moins à celles qui partent, malgré une émigration féminine bien réelle. Là encore, les synthèses en histoire rurale reflètent cette absence d'intérêt pour les femmes : les nombreux manuels publiés durant les années 1990 y prêtent peu d'attention²², même à l'occasion d'une question de concours pourtant intitulée « La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne de 1600 à 1800 ». En Angleterre, les tomes consacrés à l'époque moderne de la monumentale *Agrarian History* dirigée par Joan Thirsk les ignorent quasiment, considérant le couple sous un même vocable, « *labourers* » ou « *cottagers* »²³.

Ce triste constat vaut aussi pour l'époque médiévale, même encore récemment. Les médiévistes qui ont bien voulu « genrer » leur approche ont surtout centré leurs études sur le milieu urbain, les élites, le pouvoir ou la sainteté, etc.²⁴. Le monde rural, les paysans, le petit peuple ont ainsi été globalement délaissés. Christiane Klapisch-Zuber le déplorait encore il y a peu : « La difficulté à saisir les paysannes est flagrante : une moindre richesse documentaire et plus encore un certain désintérêt de

17. Bard, 2001 ; Thébaud, 1998, rééd. 2007, p. 212.

18. Mayaud, 2002. Voir aussi la mise au point historiographique, pour l'époque contemporaine, de Sainclivier, 2005.

19. Beauvalet-Boutouyrie, 2015.

20. Pour en citer quelques-unes : Saint-Jacob, 1960, rééd. 1995 ; Frêche, 1974 ; Le Roy Ladurie, 1966.

21. Voir par exemple : Poitrineau, 1983 et 1965 ; Fontaine, 2003.

22. À titre d'exemples : Audisio, 1993 ; Garnot, 1998 ; Poussou, 1999 ; Fréchet (dir.), 1998 ; Larguier (dir.), 1999.

23. Thirsk (dir.), 1967, 1984-1985 et 2011.

24. Voir Lett, 2020.

l'historiographie actuelle pour les campagnes expliquent – sans le pardonner – le silence entourant les femmes du monde rural²⁵. » C'est pourquoi les femmes sont les grandes absentes des synthèses sur l'histoire rurale au Moyen Âge²⁶. Elles ne sont même pas « à côté », ou « en plus » comme on peut le trouver aujourd'hui, de manière condescendante, dans les manuels du secondaire. Le plus souvent, les grands volumes collectifs sur la vie rurale les ignorent. Elles sont totalement absentes dans le colloque *Villages et villageois*, de la SHMESP, qui s'est tenu à Caen en juin 1990, année de la publication de la volumineuse *Histoire des femmes* en cinq volumes²⁷. Dans la conclusion de ce colloque, Robert Fossier qui dresse *in fine* « les problèmes en suspens [...], ceux dont on ne parle guère ou pas du tout » constate : « Les femmes au village, leurs “parlements”, leur sexualité, leur place dans une maison qui est leur royaume ? Silence²⁸ ! » Dans les très riches et nombreux colloques des Journées internationales d'histoire de Flaran, elles ne sont pas mieux loties. Robert Fossier, en 1997, encore lui, y consacre quelques lignes dans l'introduction du volume consacré à l'artisanat paru en 2000 pour souligner leur importance dans les métiers du textile et de l'alimentation²⁹.

Ce désintérêt n'est pas propre à la France et se retrouve dans de très nombreux pays européens. À la lecture des thèmes abordés par les congrès de l'*Asociación Española de Investigación en Historia de las Mujeres* (AEHIM), on constate un vif intérêt pour la citoyenneté, les conflits sociaux, le pouvoir, la guerre, l'âge ou l'éducation. En Italie, même si l'histoire quantitative avait attiré l'attention sur les feux ruraux et donc la place des femmes dans l'entreprise familiale paysanne – voir les belles pages de Christiane Klapisch et David Herlihy dans *Les Toscans et leur famille* publiés en 1978³⁰ – le bilan, là aussi, reste maigre. L'historiographie italienne des femmes et du genre aborde essentiellement les questions religieuses (sainteté, monachisme, mystique), du politique et de l'espace urbain (les élites florentines, vénitiennes ; des travaux récents sur la citoyenneté au féminin, etc.)³¹. L'histoire de la famille en Italie parle d'abord et avant tout de la ville. En Allemagne, Hedwig Röckelein a montré que la recherche historique s'est articulée essentiellement autour de deux pôles : l'histoire sociale et l'histoire de l'Église et de la spiritualité au sens large³².

25. Klapisch-Zuber, 2013.

26. Voir Feller, 2007, ou Leturcq, 2004.

27. Duby et Perrot (dir.), 1990.

28. Fossier, 1992, p. 214.

29. Fossier, 2000, p. 26.

30. Herlihy et Klapisch-Zuber, 1978.

31. Pour un bilan, voir Corsi, 2003.

32. Röckelein, 2002.

Résumant les acquis de la recherche sur les femmes et le genre (y compris ex-RDA et ex-RFA), elle précise que ce qui a été le plus étudié est :

La part des femmes dans la population urbaine globale, l'ampleur du travail des femmes dans l'artisanat et les fonctions communales, la participation des femmes aux confréries, le couple, les groupes marginalisés urbains (telle que la prostitution) et la topographie sociale de chaque sexe dans la ville³³.

Geneviève Bühler-Thierry complète en précisant que cette histoire sociale allemande se concentre surtout sur les aspects urbains dans les villes d'empire³⁴.

Pourquoi ce silence ? On a longtemps évoqué l'invisibilité des femmes dans la documentation. Malgré la tutelle exercée par leur père puis par leur époux, puisque le mariage reste la norme, des femmes figurent dans les rôles fiscaux en tant que contribuables, signent des actes devant le notaire, témoignent, déposent plainte ou se retrouvent en position d'accusée. À bien y regarder, l'archéologie, l'iconographie, les récits de miracles, les documents comptables des échevinages, les sources inquisitoriales, judiciaires, fiscales et notariées, pour citer quelques exemples, donnent de précieux détails sur la vie quotidienne des femmes et des filles de la campagne. Certes, ces femmes, mariées, veuves ou filles majeures, ont tendance à dévaloriser leur travail, peu reconnu – une journalière se déclare rarement comme telle – et écrivent peu, encore moins dans les paroisses rurales, en raison de leur faible taux d'alphabétisation. Il n'empêche, des femmes prennent la suite de leur conjoint décédé dans le livre de raison familial³⁵, d'autres échangent des correspondances avec le gérant de leur seigneurie³⁶ ou tout simplement avec leurs proches. Les regards que portent les hommes sur les femmes de la campagne sont tout aussi précieux : amoureux dans le cas de Louis Simon, étaminier du Maine, lorsqu'il évoque son épouse Nannon³⁷, nostalgique pour Restif de La Bretonne quand il décrit la tablée familiale³⁸ ou curieux, de la part de voyageurs comme l'agronome Arthur Young durant ses voyages

33. Röckelein, 2002, p. 584.

34. Les principaux thèmes évoqués par Geneviève Bühler-Thierry sont la capacité juridique et le droit de propriété des femmes, le mariage, la famille et la maternité, les femmes dans l'Église (monastères féminins, mouvements religieux féminins, béguines), l'éducation, la production littéraire et artistique, les souveraines : Bühler-Thierry, 2008.

35. Voir Mouysset, 2007 ; Mouysset et al. (dir.), 2010. Le site « Les écrits du for privé » montre que si les écrits féminins sont minoritaires, ils ne sont pas inexistant non plus (ecritsduforprive.huma-num.fr/accueilbase.htm).

36. Bastier, 1975, p. 42.

37. Fillon, 1996 et 1989.

38. Restif de La Bretonne, *La Vie de mon père*, Paris, Garnier, 1970, p. 130-131.

en France (1787, 1788, 1789)³⁹ ou du magistrat Francisco de Zamora de passage dans la région de Gérone en 1790⁴⁰. Les représentations iconographiques ne sont pas non plus exemptes de femmes : comment oublier la mariée virevoltante peinte en 1566 par Pieter Bruegel l'Ancien dans *La Danse de la mariée en plein air*? Aussi l'histoire des femmes et du genre invite-t-elle à revisiter les fonds d'archives, à réinterroger les sources et à désaxer le regard.

LES VILLAGEOISES DANS L'HISTORIOGRAPHIE

Il faut attendre le début du XXI^e siècle pour voir vraiment émerger des travaux consacrés aux villageoises, principalement en histoire contemporaine. Ainsi Jacqueline Sainclivier, en 1998, à l'occasion d'un colloque comparant les ruralités française et britannique, posait-elle la question suivante : « Une histoire des agricultrices aux XIX^e-XX^e siècles est-elle possible en France ?⁴¹ » Martine Cocaud et elle en ont fait des actrices à part entière du monde rural⁴². S'y sont ajoutées plus récemment les contributions de Jérôme Pelletier et de Frédérique El Amrani-Boisseau, orientées vers la formation délivrée aux « filles de la terre » et leur implication dans la modernisation agricole de l'après-guerre⁴³.

Pour les périodes plus anciennes, les villageoises apparaissent parfois, souvent timidement et de manière très indirecte, dans quelques études. Ainsi, elles n'ont pas été totalement absentes des travaux réalisés dans le cadre de la démographie historique depuis les années 1950, sous l'impulsion de Pierre Goubert et de Louis Henry. Les monographies publiées alors les font apparaître en filigrane, au milieu de données

39. « Les femmes, dans tout le pays, sont les plus belles que j'aie vues en France. Dans mon parcours de Pau à Bayonne, je vis, ce qui est très rare en ce royaume, des jeunes filles de la campagne propres et jolies ; dans la plupart des provinces, un dur travail abîme, à la fois, leur taille et leur teint. L'éclat de la santé sur les joues d'une jeune paysanne, bien habillée, n'est pas le moindre charme d'un paysage », écrit A. Young lors de son passage à Bayonne les 14-15 août 1787 : A. Young, *Voyages en France en 1787, 1788 et 1789*, Paris, 1931 (trad. H. Sée), p. 148.

40. « En passant par Cadaquès, il remarque que les femmes de ce village et celles de Massanet de Cabrenys portent sur la tête les raisins de la récolte et les pierres pour soutenir les murs des vignes, et que, pour cette raison, elles perdent très tôt leurs dents ou se retrouvent chauves » : Congost, 2017.

41. Sainclivier, 2005.

42. Cocaud, 2004, 1999, 2003 ; Cocaud et Sainclivier, 2007. Voir aussi « L'Ouest en mémoire » et la page « vie rurale » à laquelle M. Cocaud a contribué : fresques.ina.fr/ouest-en-memoire/liste/recherche/Theme.id/52/df#sort/DateAffichage/direction/DESC/page/7/size/10

43. Pelletier, 2016 ; El Amrani-Boisseau, 2012 et 2007.

quantitatives reconstituant l'évolution de la population locale et ses principales caractéristiques, sur le temps long⁴⁴; le tome 2 de *l'Histoire de la France rurale (1340-1789)*, publié en 1975, en reprend quelques conclusions, guère plus⁴⁵. La création du groupe de Cambridge, en 1964, par Peter Laslett, apporte une nouvelle dynamique à la démographie historique d'où émerge l'histoire de la famille, fortement influencée par l'anthropologie historique⁴⁶; les recherches de Jean-Louis Flandrin sur la sexualité au village et ses spécificités en sont l'illustration, sans pour autant se focaliser sur les villageoises⁴⁷. Parmi elles, seules quelques figures de femmes se démarquent alors: la matrone⁴⁸ puis la sorcière, redécouverte par Robert Mandrou⁴⁹. L'histoire des mentalités dont il est un des fers de lance contribue d'ailleurs, dès la fin des années 1960 et jusqu'aux années 1980, à mieux appréhender la place et les comportements des unes et des autres dans les sociétés rurales. Ces orientations nouvelles, portées par la troisième génération de l'école des *Annales*, créent une «sensibilité⁵⁰» (Fr. Thébaud), condition nécessaire à l'individualisation des femmes – et des hommes – chez les historiens modernistes. Les femmes sont enfin dépeintes comme des actrices à part entière de la vie villageoise, y compris les sorcières⁵¹: Robert Muchembled est d'ailleurs l'un des premiers historiens à consacrer un article à «La femme au village» dans le nord de la France, aux XVII^e et XVIII^e siècles⁵².

Après les années 1980, elles apparaissent davantage dans les travaux sur la famille⁵³, à travers le prisme des stratégies matrimoniales et des enjeux posés par les régimes de succession, notamment dans les systèmes à maison où, contre toute attente, des femmes sont parfois désignées comme héritières⁵⁴. Quelques travaux épars sur les industries rurales soulignent le rôle essentiel des villageoises dans la pluriactivité mise en œuvre à l'échelle des ménages, notamment l'étude menée par Alain Dewerpe sur la proto-industrialisation en Italie du Nord, de 1800 à 1880, transposable pour bien des aspects au XVIII^e siècle⁵⁵. À l'époque, seule

44. Gautier et Henry, 1958; Gouhier, 1962; Lebrun, 1971, pour citer quelques exemples. Voir la synthèse de Lebrun, 1993.

45. Duby et Wallon (dir.), 1975.

46. Ariès, 1960.

47. Flandrin, 1975 et 1976.

48. Gelis *et al.*, 1978.

49. Mandrou, 1979.

50. Thébaud, 1998, rééd. 2007, p. 47.

51. Voir par exemple Castan, 1974; Castan, 1980; Muchembled, 1979, 1987a, 1987b, 1988, 1989 et 1993.

52. Muchembled, 1981.

53. Lebrun les évoque dans sa synthèse: Lebrun, 1993, p. 78-84.

54. Fauve-Chamoux, 1984, 1985, 1987; Claverie et Lamaison, 1982; Fontaine, 1992.

55. Une sous-partie est consacrée aux femmes et aux enfants: Dewerpe, 1985, p. 342-350.

Nicole Pellegrin, historienne et ethnologue, adopte une approche prenant en compte le genre dans les communautés rurales dans ses recherches sur les bacheleries du Centre-Ouest : elle y aborde la construction de l'identité masculine⁵⁶. Elle étudie également les manières dont le genre fait l'habit, en ville, mais aussi dans les campagnes, y compris pour les enfants⁵⁷. C'est aussi grâce à Nicole Pellegrin et à Colette H. Winn qu'une autre figure du monde rural se distingue, la veuve, ou plutôt les veuves, tant les situations individuelles varient⁵⁸, sujet sur lequel est revenue, quelques années plus tard, Brigitte Maillard⁵⁹. Au début des années 2000, il faut saluer l'initiative de Jean-Marc Moriceau, sensibilisé aux questions de genre⁶⁰, qui tente alors de mobiliser autour des « Femmes dans les sociétés rurales » : en 2003, ce thème fait l'objet du séminaire annuel du Pôle rural de Caen, avec une publication l'année suivante, peu suivie d'effets⁶¹, alors qu'au même moment Heide Wunder fait état du basculement d'une histoire rurale allemande vers une « Nouvelle histoire agraire » intégrant les recherches sur les femmes et leurs relations avec les hommes⁶². En témoignent les travaux de Claudia Ulbrich sur la sexuation dans les villages lorrains et la participation des femmes aux révoltes paysannes⁶³.

Depuis, le rôle des femmes dans les stratégies matrimoniales et au-delà, dans les dynamiques de reproduction familiales, est mieux connu grâce aux historiens de la famille, entre autres Fabrice Boudjaaba (voir sa contribution dans ce volume) et Jérôme Luther Viret⁶⁴. Le veuvage féminin, bien visible dans les sources, a donné lieu à de nombreux travaux intégrant les campagnes tant en France⁶⁵ qu'en Espagne, avec les recherches menées sur la Castille rurale par Francisco Garcia Gonzalez qui aborde la question sous l'angle masculin et féminin, en l'élargissant à la solitude et

56. Pellegrin, 1982. À quelques exceptions près, ces organisations de jeunesse n'ont pas d'équivalent au féminin.

57. Pellegrin, 1986, 1989, 1993.

58. Pellegrin et Winn (dir.), 2003. La majorité des textes présentés se concentrent sur les veuves.

59. Maillard, 1999.

60. Il évoque dans sa thèse les rapports de pouvoir dans les couples de « grands fermiers », l'éducation donnée à leurs enfants, filles et garçons, et la question du veuvage pour les femmes : Moriceau, 1994, rééd. 2017.

61. Madeline et Moriceau (dir.), 2004. Voir le site de la MRSRH de Caen : <https://mrsh.unicaen.fr/ressources/>

62. Wunder, 2004.

63. Ulbrich, 1995, 1996, 1997.

64. Boudjaaba et Arrizabalaga, 2015 ; Boudjaaba, 2011 ; Viret, 2013 et 2014 ; Dousset-Seiden, 2009a. *Pour l'Espagne, voir* Rey Castelao, 2009 ; pour l'Angleterre, Laurence, 2009 ; pour les Provinces-Unies, Schmidt, 2010.

65. Beauvalet-Boutouyrie, 2001 et 2008 ; Dousset-Seiden, 2009b, 2010 ; Fauve-Chamoux, 2000 et 2008.

à son vécu⁶⁶. D'autres études relatives aux veuves, dans les campagnes, portent sur les Provinces-Unies⁶⁷, l'Angleterre⁶⁸ ou l'Europe centrale⁶⁹, sans oublier les nombreuses publications qu'a consacrées Béatrice Moring à la Scandinavie⁷⁰. Quelques historiens se sont intéressés aux migrations de femmes rurales – encore mal cernées en France contrairement à l'Espagne grâce aux travaux d'Ofélia Rey Castelao – qu'elles soient le fait de journalières engagées pour la moisson par les « grands fermiers » d'Île-de-France ou de « femmes des bois » dans le Centre-Ouest⁷¹. Néanmoins, ce sont davantage celles qui restent, dans les terres d'émigration masculine, qui suscitent l'intérêt des chercheurs. Le départ des hommes dans le cadre de migrations de travail, saisonnières, rend en effet toute leur visibilité aux femmes, y compris dans les sources. Le modèle patriarcal se trouve malmené par l'absence, au sein du groupe familial, avec la remise en question de la traditionnelle division sexuée des tâches, déjà bousculée en pratique. Les rapports de pouvoir dans le couple basculent temporairement au profit des épouses qui doivent assurer, souvent seules, la subsistance de la famille, les responsabilités éducatives et la représentation du ménage dans la communauté villageoise. C'est ainsi que des femmes se retrouvent à la tête d'une exploitation agricole dont elles assurent la continuité, quitte à conduire elles-mêmes la charrue ou l'araire. Au-delà, l'absence des hommes laisse entrevoir le travail féminin en milieu rural dans toutes ses déclinaisons, légales ou illicites⁷². Dans ces zones d'émigration, la « prépondérance démographique⁷³ » (A. Moulin) des femmes impose une adaptation du droit et des coutumes afin de donner à ces mineures juridiques un pouvoir temporaire, valable uniquement le temps de l'absence : les procurations, véritables délégations de pouvoir octroyées par le conjoint, sur le départ, en sont l'illustration. Dans le Haut-Dauphiné du XVIII^e siècle, les coutumes successorales privilégiant un héritier unique – un homme – sont modifiées au profit des femmes de même qu'en Haute-Auvergne⁷⁴. Or, des épouses d'exploitants agricoles, de colporteurs, de marchands, d'artisans itinérants et plus largement de marins, de colons, de soldats ou de prisonniers, établies dans le monde rural, se saisissent de

66. Garcia Gonzales (dir.), 2020 ; Garcia Gonzales, 2017, 2016, 2015.

67. Van der Heuden *et al.* (dir.), 2007 ; Schmidt, 2004.

68. Todd, 1990.

69. Štefanová, 2010.

70. Moring, 2007, 2010 ; Moring et Wall, 2017.

71. Elles sont aussi abordées, à la marge, dans les travaux sur la domesticité féminine des villes, souvent issue des campagnes environnantes. Voir Moriceau, 1985, et Jahan, 2006. Pour l'Espagne, voir Rey Castelao, 2019 et 2014.

72. Voir Rey Castelao, 2021, 2016 et 2012 ; Montenach, 2017.

73. Annie Moulin ne consacre malheureusement qu'un paragraphe à celles qui restent : Moulin, 1986, p. 279.

74. Fontaine, 1992 ; Duroux, 2004.

la liberté conférée par cette situation temporaire pour exercer leur capacité d'action et gagner une autonomie à laquelle le retour du conjoint met fin, tout au moins en théorie. Plusieurs publications récentes font état de ce nouvel angle d'approche et abordent la question de l'*agentivité* féminine en milieu rural, aussi bien au Québec qu'en Europe⁷⁵.

En histoire médiévale, c'est Outre-Manche que les premiers travaux sur les paysannes ont vu le jour dès les années 1980, surtout à travers l'étude des *court rolls* – rouleaux dans lesquels sont consignées les affaires traitées par les cours manoriales. En 1980, Zvi Razi étudie 1041 familles du manoir anglais d'Halesowen, près de Birmingham, dans l'ouest des Midlands entre 1270 et 1400. En se penchant sur les principaux événements de la vie rurale, de la naissance à la mort et en tentant de montrer l'impact de la peste noire, il éclaire de manière très neuve la condition des paysannes anglaises à la fin du Moyen Âge⁷⁶. Six ans plus tard, Barbara H. Hanawalt, en centrant son attention sur la vie quotidienne des familles étroites, s'intéresse aux différences sexuées. Elle souligne en particulier la relative autonomie des paysannes : ainsi un tiers d'entre elles paient elles-mêmes leur autorisation de mariage à l'abbaye de Ramsey au XV^e siècle, ce qui peut apparaître comme l'indice du libre choix du mari⁷⁷. Cette précocité des travaux anglo-saxons sur les paysannes explique pourquoi, au sein des premières grandes synthèses sur les femmes au Moyen Âge rédigées en anglais dès les années 1980, les villageoises ont leur place. Ainsi, dans son ouvrage, Shulamith Shahar y consacre un chapitre entier, insistant sur leur peu d'autonomie (à part les veuves et les femmes célibataires), leur accès à l'héritage, le mariage, la maternité, le veuvage et le travail agricole⁷⁸. Dans la décennie suivante, Judith M. Bennett livre une vue très pessimiste de la condition des paysannes dans le Northamptonshire, en particulier dans le village de Brigstock, en montrant qu'elles sont complètement exclues de la vie publique et sous la totale dépendance de leur mari qui contrôle étroitement leurs biens. Elle montre cependant que les veuves et les jeunes filles jouent un rôle plus important dans l'espace public⁷⁹. Toujours en Angleterre, les riches travaux sur les communautés des lollards, dont une majorité est paysannes, ont montré que dans ces milieux hérétiques, la différence des sexes est peu affectée. Très attachées à la lettre de l'Évangile, les femmes lollards doivent écouter avec grande attention les paroles de saint Paul toujours citées pour justifier

75. Charpentier, 2014 et 2010 ; Charpentier et Hrodej (dir.), 2018 ; Charpentier et Grenier (dir.), 2015 et 2022 ; Grenier et Ferland, 2013 ; Rey Castelao, 2006.

76. Razi, 1980.

77. Hanawalt, 1986a. Cette autrice a poursuivi ensuite ses travaux sur les paysannes pour les affiner, voir Hanawalt, 2007.

78. Shahar, 1983, chap. 7, « Women in the Peasantry », p. 220-250.

79. Bennett, 1997.

l'interdiction faite aux femmes de parler en public: «Que les femmes se taisent dans les Assemblées⁸⁰.» De manière plus récente, les historiens et les archéologues anglo-saxons ont pu montrer, grâce à l'étude des recensements (les *poll taxes*) et des cimetières, que la proportion des femmes au village était très inférieure à celle de la ville qui compte beaucoup de célibataires et de domestiques⁸¹.

En Italie, les travaux de Gabriella Piccinni ont permis de prouver que l'introduction de la *mezzadria* dans les campagnes toscanes à partir du XIII^e siècle modifie l'organisation familiale et les rapports de travail créant un lien privilégié entre le propriétaire et le *mezzadro*, ce qui renforce le pouvoir domestique de celui-ci⁸². Les travaux espagnols sur les campagnes et le genre, dans le sillage de ceux, pionniers, d'Antoni Furió⁸³, se poursuivent, comme l'atteste l'étude d'Allyson M. Poska sur les paysannes de Galice à la fin du Moyen Âge. Cette autrice souligne le relatif pouvoir de ces femmes essentiellement dû à la forte migration masculine⁸⁴. En France, c'est la prise de distance à l'égard de l'étude des relations verticales (entre seigneur et paysans) et l'essor des travaux sur les solidarités villageoises⁸⁵ et sur les procès d'inquisition (qui font entendre des paroles féminines)⁸⁶ qui ont permis de rendre visibles les femmes des campagnes. On trouve également assez tôt un intérêt pour les paysannes au haut Moyen Âge dans les quelques articles consacrés à la cellule familiale, l'anthroponymie et la démographie dans les polyptyques de l'époque carolingienne⁸⁷. Étudiant les calendriers agricoles, Perrine Mane remarque qu'«avant le XIII^e siècle la paysanne n'est figurée qu'exceptionnellement⁸⁸». Aux XIV^e et XV^e siècles, elle est bien plus présente dans de très nombreuses activités: filage, transformation du lin et du chanvre, tonte des moutons, traite des vaches, fabrication du fromage et du beurre, participation à l'abattage du cochon, aux récoltes des fruits et légumes, à la confection des gerbes, au battage, au fanage ou aux vendanges.

Tous ces travaux ont permis de dresser quelques bilans historiographiques sur les femmes en milieux ruraux. Mais ils demeurent anciens et

80. Mcsheffrey, 1995.

81. Bardsley, 2014.

82. Piccinni, 1996 et 2006.

83. Furió, 1996.

84. Poska, 2005.

85. Bourin et Durand, 1984. Cinq articles ont été consacrés aux femmes en milieu rural dans les mélanges qui ont été offerts à Monique Bourin en 2010: Boisseuil *et al.* (dir.), 2010, 3^e section, «Hommes et femmes», p. 627-698. On y trouvera les articles de Robert Durand, Robert Fossier, Marta Madero, Michel Parisse et Jean Tricard.

86. Le Roy Ladurie, 1975.

87. Devroey, 1999; Bessmeryn, 1984.

88. Mane, 1992, p. 165.

partiels, portant majoritairement sur le travail, comme le chapitre rédigé en 1990 par Claudia Opitz dans *l'Histoire des femmes*⁸⁹ ou l'article écrit par Denise Angers, l'année suivante⁹⁰. En histoire moderne, les synthèses relatives à l'histoire des femmes évoquent elles aussi les villageoises au travail ou au sein de la famille. C'est le cas du tome III de *l'Histoire des femmes en Occident* dans lequel Olwen Hufton décrit, succinctement, le rôle concret des femmes dans l'économie familiale en Europe⁹¹. Dominique Godineau⁹² détaille, près de dix ans plus tard, «l'Économie agricole» et «Les autres activités: pêche, mines et industries textiles». Quant à Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, elle dédie la même année un sous-chapitre au «travail féminin en milieu rural» dans lequel elle présente «La répartition fonctionnelle des tâches», «La main-d'œuvre du textile» puis les «Ouvrières et domestiques agricoles», le tout agrémenté de nombreux documents⁹³. Ces différentes publications montrent un intérêt accru des historiennes des femmes et du genre pour les villageoises, éprouvé plus tardivement par les ruralistes. Néanmoins, la dernière synthèse sur les campagnes en France à l'époque moderne, publiée en 2021, intègre – enfin – cette dimension essentielle des sociétés rurales⁹⁴.

L'ensemble de ces études, prenant en compte les hommes et les femmes du monde rural, au Moyen Âge et à l'époque moderne, constituent autant d'incitations à poursuivre les recherches autour du «village à l'épreuve du genre». C'était aussi la vocation de ces 41^{es} Journées internationales d'histoire de Flaran, rassembler des travaux jusque-là éparpillés et esquisser des pistes de recherche autour de trois grandes orientations: les normes et les identités, l'entreprise familiale et l'exercice du pouvoir au village.

89. Opitz, 1991, en particulier «Les femmes et le travail», p. 305-319.

90. Angers, 1991.

91. Duby et Perrot (dir.), 1991, «Un emploi dans une ferme», p. 28-29, «Le travail à domicile: villages industriels et artisanat», p. 36-39, «L'économie familiale à la campagne», p. 43-46.

92. Godineau, 2003, rééd. 2015, p. 61-65.

93. Beauvalet-Boutouyrie, 2003, p. 126-137.

94. Charpentier, 2021.